

**Un Crabe à la Légion.
Mon séjour en Indochine. 1952-1954**

Raymond Lescastre

Index

Introduction.....	3
1952 – La Plaine des Joncs.	4
1953 - La rue sans joie.	10
1953 - Amphibies en Sud-Vietnam.	15
1954 - Par le sang versé.	18
Résumé de Carrière.....	25

Copyright © Raymond Lescastre, Olivier Duhamel, 2001, 2002

Toute reproduction, totale ou partielle du texte publiée dans ce document, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

L'utilisation de ce matériel à des fins commerciales est également prohibée sans autorisation écrite des tenants du Copyright.

olivier@duhamel.bz

Introduction

Auckland, Septembre 2002,

Chers lecteurs et chères lectrices,

Ces pages relatent les campagnes d'Indochine du Lieutenant Raymond Lescastreys de 1952 à 1954 au sein du 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie (1^{er} REC) et constituent un témoignage vécu de cette période de l'histoire. Nous y suivons le deuxième Escadron de « crabes » dans diverses opérations au Tonkin et en Cochinchine. De la côte d'Annam, à la plaine des Joncs, en passant par la rue Sans Joie, ce récit nous fait vivre le quotidien de ces soldats légendaires, mais néanmoins humain

Durant l'année 2000, Raymond Lescastreys, mon beau père, se décida sur l'instigation de notre fille aînée Nina Duhamel, alors étudiante au collège, de relater ses souvenirs de guerre. Il lui envoya donc plusieurs pages soigneusement dactylographiées, dans le style à la fois précis et imagé qui caractérise son écriture, qu'elle utilisa alors pour documenter ses recherches sur la deuxième guerre mondiale. Ces « Souvenirs de Guerre d'un Jeune Français » sont publiés sur www.duhamel.bz/souvenir depuis Mai 2002.

Surpris par l'intérêt suscité par la publication de ce témoignage sur la seconde guerre mondiale, Raymond entrepris bientôt de continuer ses mémoires et nous publions ici la partie « Indochine » de sa carrière militaire et espérons que ce récit constituera un document de référence utile pour les générations futures et pour les passionnés d'histoire.

Bonne lecture à tous.

Olivier Duhamel

1952 – La Plaine des Joncs.

Après 24 jours de voyage je débarque donc à Saigon en cette fin août 1952. Les légionnaires (sous-officiers et hommes de troupe) sont emmenés au camp Petrusky, les officiers au camp des Mares (à quelques centaines de mètres du centre-ville) où je passe ma première nuit indochinoise sous la moustiquaire et fais la connaissance des "margouillats", petits lézards blancs, presque translucides, qui se promènent partout, y compris au plafond grâce à leurs pattes munies de ventouses ou sur les moustiquaires, se nourrissant de moustiques et de mouches, ils n'ont pas de mourir de faim. De temps à autres, l'un d'eux décroche du plafond et tombe sur le carrelage avec un bruit mou on le croit mort ou, du moins, assommé, que nenni, il repart dare-dare et se remet en chasse. Curieuses petites bestioles auxquelles on s'habitue très vite.

Je dors très peu cette nuit là. Comme je me sens loin de ma petite femme chérie dont je suis sans nouvelles, et pour cause, depuis près d'un mois. Vite, une première carte pour lui dire que je suis bien arrivé et lui redire combien je l'aime. Mais je ne puis toujours pas lui donner mon adresse que je ne connais pas encore. Le lendemain, je me présente au Bureau "Légion Etrangère" de l'Etat-Major Inter Forces Terrestres (EMIFT) qui va décider de mon affectation car, ici, le 1^{er} Etranger de Cavalerie est scindé en deux Groupements Amphibies (GA), le 1^{er} qui, pour l'instant, est stationné à l'extrémité du Delta du Mékong, et le 2^{ème} qui, lui, se trouve dans le nord, au Tonkin, dans le Delta du fleuve Rouge, où il opère entre Haiphong, Hanoi, Nam-Dinh et le Golfe du Tonkin.

Je sors de ce bureau affecté au 1^{er} Groupement amphibie du 1^{er} REC dont le Poste de Commandement (PC) est à Sadec (150 km au sud-ouest de Saigon) et comprend 6 escadrons : 2 à Sadec, 2 à Mytho (60 km au sud-ouest de Saigon) et 2 autres Tra-Vinh (200 km au sud ouest de Saigon) presque à l'extrémité de la Pointe de Camau. Toutes ces unités sont situées sur des bras du Mékong ce qui leur permet d'embarquer facilement sur les barges de débarquement de la Marine Nationale avec qui elles opèrent fréquemment.

Je rejoins donc le camp des Mares en attendant que ma nouvelle unité vienne me prendre avec le détachement de Légionnaires qui m'accompagne et lui est destiné.

Je suis depuis deux jours à Saigon lorsque, au matin du troisième, je suis appelé au bureau des entrées du Camp des Mares où je suis mis en présence d'un lieutenant du 1^{er} G.A. du 1^{er} REC, chargé de m'emmener, ainsi que le détachement de légionnaires, à Sadec. Nous prenons aussitôt la route, direction Mytho puis Sadec. Je suis avec le lieutenant dans un "Command car", grosse

voiture Dodge découverte qu'un légionnaire d'une quarantaine d'années pilote d'une main de maître et un GMC chargé des Légionnaires nous suit. Nous sommes tous armés car une mauvaise rencontre est toujours possible. Nous n'allons pas lanterner en route et, chaque fois que l'état de cette dernière le permet nous dépassons les 45 Miles Per Hour.

Curieuse guerre que celle que nous menons ici en Cochinchine. En effet, contrairement au Tonkin où, à cause de la frontière commune avec la Chine, les forces Franco Vietnamiennes se heurtent à des bataillons Viets assez fortement armés, quoique très mobiles, nous n'avons affaire, ici, qu'à des groupes de franc tireurs, des "zu quit" en langage Viet, qui opèrent soit par embuscades le jour soit, la nuit, par sabotage des routes, en créant, pour la plupart du temps avec l'aide des habitants des "gions" (villages) voisins, des tranchées entamant la moitié droite de la route et vingt mètres plus loin la moitié gauche et ainsi de suite sur une bonne centaine de mètres que nous appelons des "touches de piano ». Ils procèdent également au harcèlement des postes légers qui, tous les deux à trois kilomètres sont chargés de surveiller la route et, le jour venu, de patrouiller de poste à poste en déminant le ça échéant, mais se contentant le plus souvent de constater les dégâts faits à la route.

Rien à voir donc avec la guerre que nous avons menée contre les Allemands. Ici l'ennemi est partout et il n'est nulle part. Rien ne ressemble plus à un "zu-quit" que le petit "gna-qué" (paysan) qui, chevauchant le cou d'un des buffle du troupeau qu'il garde dans la rizière, nous regarde passer en souriant de la façon énigmatique et impénétrable si particulière aux asiatiques. Oui, je comprends très vite que, dans tous les déplacements que je vais avoir à effectuer durant ce long séjour qui va être le mien, il ne s'agira pas d'avoir "l'oeil du touriste" mais bien celui du combattant et d'être constamment sur mes gardes.

Nous voyageons depuis presque trois heures lorsque nous prenons le bac qui nous fait traverser le Mékong juste avant d'entrer à Sadec où tout le monde descend. Je suis aussitôt présenté au Lieutenant-colonel Debray qui commande le 1er GA du 1^{er} REC qui me dit qu'il m'affecte au groupe d'escadrons de Tra-Vinh que je rejoindrai le lendemain. A Sadec je fais connaissance de l'encadrement des deux escadrons qui y sont stationnés, notamment des lieutenants Von der Heiden, Hoffman et Volmer qui, malgré leurs noms à consonance nordique ou germanique très "Légion Etrangère" sont, à part Volmer qui, lui, sert à titre étranger, issus tout comme moi de la "régulière". J'aurai maintes fois l'occasion d'opérer avec eux. Le lendemain, c'est le Capitaine Germain, qui commande en second le groupe d'escadrons de Tra-Vinh, qui vient me chercher et nous prenons aussitôt la route avec les quelques légionnaires destinés à ce groupement. Les quelques 50 Kms qui séparent Sadec de Tra-Vinh sont vite avalés sans anicroche et nous voici dans ce qui sera ma ville de garnison durant quelques mois.

Travinh, environ 10 000 habitants avec seulement un centre ville de maisons en dur apparemment assez confortables, est essentiellement composée de paillotes de bois, aux toits en feuilles de latanier, construites en bordure des "rachs" (rivières) encombrées de "luc-bins" (sorte de nénuphars) qui amènent aux rizières l'eau d'un des nombreux bras du Mékong au bord duquel est construite la ville. C'est un chef-lieu de province apparemment calme, à forte population d'origine khmère

(cambodgienne) qui a peu d'atomes crochus avec les Vietnamiens de souche cochinchinoise. Cette population vit essentiellement de ses rizières et de la pêche, Mon groupement comporte le 2ème escadron, équipé de petits véhicules Wesel baptisés «Crabes» dans l'Armée Française, qui, grâce à leurs larges chenilles, se déplacent facilement en milieu aquatique à condition toutefois qu'il continue à avoir pied, car, s'il flotte, le moindre clapotis risque de l'envoyer par le fond, le niveau de l'eau étant à moins de 10 cm du sommet de la caisse du crabe. Cet engin a été surtout utilisé avant la guerre 39-45 par Paul-émile Victor lors de ses expéditions polaires et ici, dans les rizières ou le sable où il se déplace aisément. Chaque peloton de l'escadron comporte 5 crabes dont 4 sont armés d'une mitrailleuse, le 5ème d'un canon de 57 mm sans recul. L'autre escadron, le 12ème, est formé d'un peloton de 8 de ces fameux chars amphibies, les LVT (Landing Véhicule Tank) qui, comme je l'ai déjà mentionné, ont été récupérés auprès des Marines US et que nous appelons "alligators", glorieux vétérans des débarquements américains dans les différents atolls et îles du Pacifique. Certains de ces LVT servent au transport de personnels et sont armés de mitrailleuses légères ou lourdes, d'autres ont une tourelle équipée d'un canon de 75 mm court jumelé avec une mitrailleuse légère. Tous ces engins flottent et "nagent" parfaitement grâce à leurs chenilles à godets, à condition toutefois que l'eau soit assez calme. Ce peloton transporte un gros élément porté, le "commando", appelé à combattre à pied, d'environ une soixantaine de légionnaires et supplétifs, ces derniers, pour la plupart, d'origine cambodgienne.

Je suis affecté au 2ème escadron dont je prends rapidement le commandement du 1er Peloton à la suite du lieutenant Baratchart qui, lui, prend le commandement du 2ème escadron. Je suis immédiatement adopté par les autres officiers du groupe d'escadrons: le Capitaine Germain qui vient de succéder comme commandant du groupe d'escadrons au Capitaine Jouannic arrivé en fin de séjour, les lieutenants Chapuis, Fabre, un camarade de la Promo Leclerc, Holle, Calmar, Galtier. Tous, comme moi, venant de la "Régulière".

Tous les officiers sont logés dans la même maison coloniale en dur, très confortable, chacun y a sa chambre, tenue impeccablement par le légionnaire ordonnance de chaque officier. C'est, en effet, une habitude à la Légion Etrangère que chaque officier dispose d'un ordonnance qui s'occupe de tous les problèmes domestiques incombant à chacun, comme le lavage du linge, son entretien, son repassage, l'entretien de la chambre, du couchage, des chaussures, etc.. Mon ordonnance se nomme Birk, un Allemand d'une vingtaine d'années qui me suit depuis Novion.

A quelques centaines de mètres de notre villa se trouve le quartier, caserne Adjudant Nilson, où sont logés les personnels sous-officiers et troupe du groupe d'escadrons ainsi que tout le matériel. Nous sommes parfaitement autonomes, c'est ainsi que notre infirmerie est dirigée par le Maréchal des Logis Brucker, d'origine allemande et qui, à ce que l'on dit, était médecin chirurgien dans son pays avant de s'engager à la Légion. Par son talent et son dévouement en opérations, il sauvera bien des vies!

Voici donc planté le nouveau cadre de mon existence. Enfin je puis envoyer à ma femme chérie ma nouvelle adresse et j'attends à présent de ses nouvelles car, depuis mon départ de Nouvion je n'ai évidemment rien reçu.

Ma première opération ne tarde guère. Il s'agit d'aller dans la Plaine des Joncs, vaste zone insalubre semi inondée qui s'étend à l'ouest de Saïgon jusqu'en bordure de la frontière cambodgienne sur plusieurs Kms et où il ne pousse que des joncs, d'où son nom. Nous sommes, grâce à nos engins, les seuls à pouvoir y circuler et faire en sorte, par nos incursions, que les Viets ne puissent s'y installer à demeure. Les opérations que nous y menons portent le nom de code de Tourbillon et nous en sommes à Tourbillon VII.

Nos crabes sont transportés au plus près par camion CMC (un CMC transporte un "crabe" et son équipage) et là, pendant 4 ou 5 jours chaque fois nous arpentons cette maudite plaine, nous guidant à la boussole car les joncs, plus hauts que les crabes, empêchent de voir le moindre point de repère, franchissant diguettes et canaux avec les pires difficultés. Ces canaux dont certains portent toujours le nom français des ingénieurs qui, dans le temps, les ont fait creuser, comme les canaux Lacombe et Lagrange, ou le canal Tap muoi, nous en ont fait baver avec leurs parois abruptes qu'il nous fallait aménager à la pelle et la pioche pour que nous puissions les franchir. Nous ne rencontrons que très rarement les Viets qui ont tout le temps de fuir en entendant les moteurs, et nous nous contentons de détruire leurs installations, de couler leurs sampans et d'incendier les joncs en repartant. Nous évitons toujours de rouler dans les anciennes traces car les le plus souvent Viets prennent un malin plaisir à les miner ainsi que leurs paillotes ou les "jardins suspendus" (platelages de tôles posés sur des piquets de 1 m au-dessus du sol sur lesquels ils mettent une épaisseur de bonne terre et font pousser des légumes : choux chinois, oignons, piments, ignames.)

Dans mon peloton j'ai deux sous-officiers, mon adjoint, le Maréchal des logis Chef Winterpelz, Suisse et le Maréchal des Logis Dardier, Espagnol, c'est du moins ce qu'il prétend mais, de par son accent, je le crois plutôt originaire de la région toulousaine, une douzaine de Légionnaires et autant de supplétifs cambodgiens. Il n'est pas toujours facile de se faire adopter par les Légionnaires quand on vient de la "régulière". Ils sont prêts à sacrifier leur vie mais ils exigent des chefs en qui ils puissent avoir toute confiance et malheur au chef qui, au premier coup de feu, se montrera hésitant, indécis, il sera vite muté hors Légion. Pour ce qui me concerne j'ai été très vite admis et ma seule surprise a été, lors d'une opération en rizière, d'entendre Winterpelz me rendre compte par radio ; "A 9 heures (à 180 par rapport à notre direction de progression) à environ 300 mètres, un vélomoteur sur la diguette ! " Incrédule, n'ayant aperçu qu'une ombre fugitive qui venait de disparaître dans la rizière, je répétais, étonné : " un vélomoteur ? Sur la diguette?" C'est alors que, hilares, mon pilote Lorentz et mon mitrailleur Lefevre m'ont dit : "Oui mon lieutenant, un "vélomoteur", un VM pour Viet-Minh. » En effet, je n'étais pas encore au courant du jargon opérationnel utilisé à l'escadron et l'histoire a fait rire tout le monde au peloton, moi le premier. Au 2ème escadron je suis le seul officier à commander un peloton de crabes, les deux autres sont commandés par des Maréchal des Logis Chefs, le 2ème peloton par le

Maréchal des Logis Chef Degueldre, le 3ème par le Maréchal des Logis Chef Garderes.

Degueldre est un Légionnaire déjà ancien, le type même du guerrier aux multiples actions d'éclat qui lui ont permis d'obtenir un avancement rapide, ce qui n'est pas si courant à la Légion et il en est à son second séjour en Indo. C'est un chef dans toute l'acception du terme. D'origine belge, il est, comme l'on dit à la Légion "rectifié", c'est à dire qu'il sert désormais sous sa véritable identité car, c'est bien connu, en s'engageant, le Légionnaire doit décliner à la Légion sa véritable identité mais il a le droit de demander à servir sous un autre nom. A l'issue de son second séjour (il quittera l'escadron début 1953) après un bref séjour à Sidi Bel Abbes où il se fera breveter parachutiste. Il reviendra comme adjudant au 3^{ème} BEP (Bataillon Etranger de Parachutistes) mais trop tard pour sauter sur Dien Bien Phu. Rentré en Afrique du Nord, il rejoindra le 1er Régiment Etranger de Parachutistes, y sera promu sous-lieutenant puis lieutenant. Lors du "putch" d'Alger en avril 1961, il entrera en clandestinité, fera partie de l'OAS (Organisation de l'Armée Secrète) où il deviendra le chef des Commandos Delta, luttant contre le FLLT et ses "porteurs de valises". Arrêté, jugé, condamné à mort il sera fusillé le 6 juillet 1962.

Roger Degueldre, je t'ai bien connu. Tu as été le Légionnaire que j'admirai. Tu as cru constamment servir la "bonne" cause. Tu as lutté toujours contre le même ennemi. Tu as cru, toi aussi, en la parole donnée. Tu l'as payé de ta vie. Je te salue, Roger et te garde toute mon estime et mon amitié.

Après cette digression, je retourne à mon récit. En novembre, comme le Groupement Amphibie est en "Réserve Générale" de l'Etat-Major Inter-Forces Terrestres (EMIFT), il reçoit l'ordre d'aller opérer, durant la saison d'hiver, au Tonkin, dans le delta du Fleuve Rouge, entre Hanoi, Phu Ly, Nam Dinh et Haiphong. Des LCT (Lanc Craft Tank) de la Marine viennent embarquer à Travinh les 2ème et 12ème escadrons pour les amener à Saigon où les LST (Landing Ship Tank) les prendront en charge jusqu'à Haiphong. La base arrière du Groupe d'escadrons reste néanmoins à Travinh et, son gardiennage devant être assuré, je me vois chargé de cette mission, secondé par le lieutenant Galtier. C'est là que nous allons passer la fin de l'année 1952.

J'ai enfin des nouvelles de ma femme qui me dit avoir brillamment passé son permis de conduire et m'assure que, bien entourée, elle conserve un moral élevé. Je lui ai, depuis mon arrivée en Indo, délégué le maximum possible de ma solde, ne conservant pour moi que quelques piastres pour payer ma popote et acheter quelques bricoles de ci, de là.

Avec Galtier nous allons parfois, le soir, au marché de Travinh qui est, pour nous, une curiosité. Il se tient la nuit à cause des mouches et tous les marchands, de légumes, fruits, volailles ou poissons pour l'essentiel mais aussi de soupes et de viandes ont chacun des étals éclairés par une lampe à acétylène suspendue à un fil de fer. Marché très animé, aux puissantes senteurs, parfois fort désagréables. Assis sur leurs talons, position que nous, européens, sommes pour la plupart incapables d'adopter, les autochtones avalent leurs bols de soupe ou de riz à l'aide de baguettes qu'ils manient avec une surprenante dextérité. Il ne faut pas oublier

que nous sommes en 1952 et que, pour nous, c'est un spectacle tout nouveau. Galtier et moi nous contentons de commander un bol de soupe que nous assaisonnons de "nuoc-mâm" français, c'est à dire de Jus de viande MAGGI car le nuoc-mâm local tout trouble et particulièrement odorant n'est pas encore entré dans nos habitudes. Nous mangeons aussi, parfois, des tranches de calamar séché que les marchands font rapidement frire dans l'huile de coprah.

Le fait d'être le "patron" momentané de la base arrière du groupe d'escadrons me vaut d'être parfois invité par les autorités civiles à certaines festivités et repas vietnamiens, Ce qui me permet de faire la découverte, dans le domaine de la gastronomie, de certaines et oh combien surprenantes, spécialités locales. C'est ainsi que, un certain jour, j'ai trouvé excellents des petits beignets bien doré de la grosseur d'un petit doigt et longs d'environ 3 à 4 cm que j'ai pris pour des beignets de cervelle de mouton, bien que le mouton soit un animal extrêmement rare dans la région. J'ai appris, à la fin du repas, qu'il s'agissait en fait, de larves d'une sorte de hanneton qui vient pondre ses oeufs dans la boue de digues de terre qui bordent tous les "rachs", et dont les gens du cru sont très friands. De même j'ai mangé, ne l'apprenant que longtemps après, du rat de rizière qui, il est vrai, ne se nourrit que de paddy (riz non décortiqué).

Et voilà la fin de l'année 1952. Mes Légionnaires ont confectionné, de trois fois rien mais avec une adresse remarquable, une superbe crèche de Noël autour de laquelle nous nous rassemblons pour un semblant de réveillon. Chants de Noël dans un peu toutes les langues mais surtout le merveilleux « Heilige Nacht ! Stille Nacht » qui me fait me remémorer le Noël 1945 à Wurzach. Tous les chants "Légion" de l'époque y passent aussi, à commencer par "le Boudin", continuant par « Képis blancs », "Westerwald" et "Anne-Marie", pour terminer par le chant du 1er REC que nous chantons debout et au garde à vous. Faute d'aumônier il n'y a pas eu de messe de minuit. Ma messe, je l'ai dite dans mon cœur, en communion de pensée avec ma chère et tendre épouse. Oui, ce soir là, je me sens bien seul. Mais il faut être courageux et ne pas subir.

1953 - La rue sans joie.

Vers la mi-janvier 1953, je reçois l'ordre de rejoindre mon escadron au Tonkin, laissant à mon ami Galtier le commandement du groupe de gardiennage. Je pars en jeep pour Saigon où je dois rester un jour avant de prendre l'avion qui m'emmènera à Haiphong. J'en profite pour acheter, rue Catinat, quelques coupons de brocarde de soie que j'expédie sur le champ à ma femme. Le soir, avec d'autres officiers de Légion rencontrés au Camp des Mares, nous allons nous défouler un peu au Continental, l'hôtel restaurant le plus côté de Saigon où nous avons l'occasion de rencontrer et inviter à notre table le chanteur Georges Ulmer, créateur de la célèbre chanson Pigalle, et son épouse. Le lendemain, à l'aéroport de Saigon (Tan Son Nhut) j'embarque à bord du Constellation d'Air France qui, venant de Paris va jusqu'à Haiphong après escale à Saigon. A bord de l'avion, quelques civils et, embarqués comme moi à Saigon, pas mal de militaires, Officiers supérieurs surtout. Je dois être un des rares lieutenants. De Haiphong à Hanoi, je prends le train qui, précautionneusement vu l'état de la voie ferrée maintes fois réparée à la suite de sabotages, parcourt en quelques longues heures la centaine de Kms qui séparent les deux villes en longeant le Fleuve Rouge. Tout au long de l'itinéraire, à intervalles très rapprochés, des unités de l'Infanterie Coloniale, cantonnées dans des blockhaus, en assurent la sécurité. Des rizières, encore et toujours des rizières sur les diguettes desquelles, le "maoulen" (balancier) sur l'épaule, des kyrielles de Tonkinoises, coiffées du chapeau conique en feuilles de Latanier et invariablement vêtues d'une blouse et d'un pantalon noirs, pieds nus, trottinent, impavides, comme étrangères à tout ce qui peut se passer autour d'elles. Et voici enfin le pont Doumer, construit par l'ingénieur Eiffel, qui, à l'entrée d' Hanoi, enjambe le Fleuve Rouge.

A Hanoi, le GMC de ravitaillement de mon groupe d'escadrons me prend comme passager et m'emmène à environ 80 Kms plus au sud, le long de la rivière Day, jusqu'à Phu-ly où je retrouve tous mes camarades du 2ème escadron.

Le changement de décor et de climat est surprenant. Tout d'abord, au Tonkin c'est la grisaille, le crachin permanent et le froid. Ici, on porte la tenue d'hiver et, comme nous sommes en bordures de rizières, la boue est partout présente collante. Sous la guitoune où nous sommes logés, les couvertures, la nuit, ne sont pas superflues. La rareté des "terres émergées" fait que notre bivouac jouxte de très près le cimetière de Phu-Ly où dorment de leur dernier sommeil plusieurs soldats français dont des membres des Commandos Rusconi et Van der Berg qui, il y a, seulement quelques mois, de l'autre côté du Day, ont causé bien des pertes aux bataillons de la région. Certes, ce voisinage n'a rien d'enthousiasmant mais

notre moral n'en est pas autrement affecté, nous avons tous appris à vivre en côtoyant le danger à chaque instant.

Nous participons à quelques opérations dans le delta en direction de Nam-dinh ou le long du Day, vers Nin-Binh en liaison avec les autres escadrons du 1er GA. Nous sentons confusément que, au Tonkin, le magnifique élan que le Général de Lattre de Tassigny (notre Roi Jean) avait su donner au Corps Expéditionnaire est en train de perdre de sa vigueur, non tant du fait des exécutants que nous sommes, mais surtout à cause du manque de moyens et du peu d'enthousiasme (c'est le moins que l'on puisse dire !) que la nation met à, soutenir notre action. Nous savons tous ici que, à Marseille, des camarades rapatriés en fin de séjour ainsi que des blessés rapatriés sanitaires, ont été pris à partie à leur descente du bateau par des énergumènes que l'on ne saurait qualifier autrement que misérables qui, aux cris de "fascistes ! Assassins !" les ont insultés, craché au visage, frappé, même les blessés, allongés sur leurs civières, ont reçu des coups. Mais où sont donc, dans cette affaire, les véritables fascistes ?

Petit à petit, les Viets regagnent le terrain perdu, deviennent plus mordant et leur emprise sur la population du delta devient de plus en plus évidente.

Courant mars nous repartons pour Haiphong où à bord des LST Rance et Chelif, nous embarquons pour retourner en Cochinchine.

Revenus à Tra-Vinh, nous reprenons nos opérations en Plaine des Joncs qui nous valent quelques blessés, par mines surtout, dont le Chef Degueldre et le légionnaire Czekalla que nous pouvons évacuer rapidement vers l'hôpital de Saïgon par hélicoptère, ce qui n'est pas toujours possible par manque, là aussi, de moyens.

Au cours d'une de ces opérations, mon équipage, à défaut de Viets, capture un magnifique python réticulé qui, repu, faisait la sieste, lové au pied d'une diguette. A cette même époque, il est demandé aux officiers du Groupement de rédiger un article sur une opération à laquelle ils ont participé, un de ces articles devant être retenu pour être envoyé au journal du Corps Expéditionnaire (le journal Caravelle). C'est, pour le Groupement, mon article "Amphibies en Sud Vietnam" qui sera retenu et publié dans le courant de l'été 1953, de façon anonyme car il n'est pas question, bien entendu, de droits d'auteur.

En mai, nouveau départ, définitif celui-là. La totalité du Groupement Amphibie quitte la Cochinchine pour l'Annam. La base arrière du GA va s'installer à Tourane (actuellement Danang) et, dans la foulée, les LST nous débarquent au nord de Hue où nous allons opérer durant tout l'été, pratiquement sans interruption, dans l'étroite zone côtière d'environ 4 à 5 km de large, située entre la Cordillère Annamitique et la Mer de Chine, depuis Quang-Tri au sud, jusqu'à Dong-Hoi au nord, sur environ une centaine de kilomètres.

Au pied de la montagne il y a la "route mandarine" ou RC 1, rendue quasiment inutilisable par les Viets depuis bien longtemps et qu'il s'agit de rendre à nouveau utilisable bien que truffée de mines. Entre cette route et la mer, une ligne de cocoteraies abritant une succession de villages de paillotes. Ces villages servent de caches pour les hommes, l'armement, les munitions et les vivres des bataillons Viets 302 et 306 (je ne suis plus très sûr des numéros) dont les "bo-doï" (soldats réguliers des bataillons Viets) assurent la garde, assistés de zu-quit.

Les pistes qui mènent à ces villages sont, elles aussi, fréquemment minées ; heureusement, ils peuvent être abordés facilement par les plages, magnifiques plages de sable blanc sur lesquelles nos crabes vont se déplacer très aisément et battent des records de vitesse.

Les Viets ont pris l'habitude de se promener à peu près impunément dans cette région que nous sommes donc chargés, avec d'autres unités, d'assainir. Cela ne sera pas particulièrement aisé, aussi sera t'elle baptisée "la rue sans joie" car en effet, les chausse-trappes ne manqueront pas. Nous réussirons néanmoins à mettre à mal la base arrière de ces deux bataillons et, à ce sujet, voici une anecdote.

Lors d'une de ces opérations nous tombons sur un village où certains indices nous laissent à penser qu'il recèle une cache de vivres et de munitions. Après l'avoir investi, comme le plus souvent nous n'y trouvons âme qui vive, avec des barres de fer nous sondons la dune proche et, bientôt, nous mettons à jour plusieurs énormes jarres enterrées là et contenant, certaines du paddy, d'autres des grenades, des obus de mortier ou des mines. Je me trouve à côté d'un de mes légionnaires qui est en train de dégager à la pioche une de ces jarres lorsqu'un malheureux coup la fait exploser et je me trouve recouvert, de la tête aux pieds, d'une sorte de bouillie épaisse et particulièrement nauséabonde, une purée de poissons en pleine décomposition. Cette jarre contenait du "nuoc-mâm" local en cours de fabrication. Je n'étais, ce jour-là, vêtu que d'un short et d'une chemisette, j'ai foncé jusqu'à la plage, ai plongé dans l'eau et me suis bien frotté de sable, rien n'y a fait. Pendant une semaine au moins j'ai dû lutter contre les essaims de mouches qui ne cessaient de me harceler à grands coups de "repellent" contre les insectes mais sans grand succès.

Un autre souvenir me vient en mémoire touchant à cette période. Nous étions stationnés, entre deux opérations, à Dong-Ha, au sud de Dong-Hoi. Je venais juste de me remettre d'un accès fiévreux qui m'avait tenu alité durant deux ou trois jours (typhus de brousse avait diagnostiqué l'infirmier médecin) lorsque nous avons été chargés d'ouvrir la route qui de l'Annam mène à Savannakhet au Laos, jusqu'à un poste isolé à quelques kilomètres de Dong-Ha, au flanc de la Cordillère Annamitique que nous étions chargés de ravitailler. Jamais je n'oublierai la joie que je lissais dans les yeux de ce chef de poste et de son adjoint, seuls européens à la tête d'une bonne vingtaine de vietnamiens, qui nous regardaient comme si nous avions été le père Noël car ils ne voyaient pas souvent grand monde. C'est là que j'ai mesuré la chance que j'avais d'être dans une unité de Légion car, au moins, je bougeais, je n'avais pas le temps de m'ennuyer, chaque jour qui passait n'était pas semblable au précédent et serait différent de celui à venir. Tandis que Chef d'un poste statique, chaque jour passé à attendre l'assaut Viet toujours possible. Il fallait un sacré mental pour ne pas devenir fou.

Fin septembre, nous quittons Dong-Ha et, par Quang-Tri, Hue et le Col des Nuages nous rejoignons Tourane et sa magnifique baie. Nous sommes installés au sud de la baie, dans la presqu'île de My-Khe au bout de laquelle se trouve un massif montagneux et boisé dans lequel une colonie de singes gibbon a trouvé refuge.

Tout en remettant notre matériel en état nous avons la possibilité de nous baigner et de faire un peu de "tourisme", en prenant certaines précautions tout de même, jusqu'aux Montagnes de Marbre à quelques Kms au sud de Tourane.

Un peu plus d'un an à présent que je suis en Indo. Aussi régulièrement que possible je donne de mes nouvelles à ma douce épouse et, réciproquement, elle me dit comment elle passe son temps et prend son mal en patience. Depuis longtemps elle a revendu notre traction avant Citroën et acheté une 4 CV Renault plus pratique à conduire. Elle a bon moral, c'est bien là l'essentiel.

Nous ne restons pas longtemps à Tourane et, vers le 15 octobre, les LST viennent à nouveau nous embarquer pour Haiphong. Revoilà le Tonkin qui me paraît encore plus triste, plus froid, plus hostile qu'il y a seulement quelques mois. De nouveau nous allons crapahuter dans le delta du Fleuve Rouge, dans la région du Bui-chu, entre Nam-Dinh où nous serons cantonnés, et la mer de Chine.

Nam-Dinh fut une assez grande ville industrielle si l'on en juge par l'importance des installations de la "Cotonnière" où nous logeons. Quelques belles maisons de style colonial témoignent de sa splendeur passée. A présent la ville est vide; à part les militaires, plus un seul civil européen et, curieusement, même la ville tonkinoise semble abandonnée. Seuls quelques vieillards, femmes et nhos (enfants) errent ça et là, tels des ombres. Ah, si, j'oubliais, il y a aussi, dans un petit bâtiment qui leur sert de couvent, une petite communauté de religieuses, toutes vietnamiennes, clarisses ou dominicaines, je ne m'en souviens plus, toujours très dévouées et qui survivent en faisant des broderies très recherchées.

Le Bui-chu c'est des rizières à l'infini dont la plupart n'est même plus exploitée. Parfois, au milieu de cette immensité marécageuse, surgie de nulle part, loin de toute agglomération importante qui pourrait en expliquer la présence, se dresse un magnifique église de style gothique, assez proche de nos cathédrales, et dont on se demande comment, dans ce pays, d'aussi somptueux monuments quant à l'architecture ont pu être édifiés. Certes, à Phat-Diem, plus au sud et en plein territoire contrôlé par les Viets, un évêché existait avant guerre mais les bataillons Viets ont fait le nécessaire pour que la religion catholique soit bannie du Tonkin.

Les opérations que nous menons ont pour but de faire en sorte que les quelque bataillons Viets qui parcourent le delta, ne se sentent pas totalement chez eux. Certes, ils ont des avantages sur nous, ils nous voient et nous entendent, la population, par peur ou par affinité les soutient, ils ont des caches partout, ils évitent systématiquement l'affrontement, privilégiant en permanence la surprise et l'embuscade, aussi sommes nous constamment sur le "qui vive".

C'est au cours d'une de ces opérations que, le 20 novembre, nous apprenons que les bataillons parachutistes du Général Gilles viennent de sauter sur la cuvette de Dien Bien Phu, aux confins du Tonkin et du Laos, où le haut commandement compte bien attirer le gros des troupes Viets du Général Giap pour livrer enfin bataille. Au début, tout se déroule comme prévu, un aérodrome est aménagé dans la cuvette, les Dakota peuvent atterrir et amener chars et canons ainsi que des renforts en personnels. Au début décembre (Quid dixit) le camp retranché comptera 16 000 hommes dont 4 500 paras.

En décembre, alors que nous menons une opération au nord-est de Nam-Dinh, mon camarade de promotion Jean-Pierre Fabre qui commande les LVT du

12^{ème} escadron, est tué à quelques mètres de moi d'une balle en pleine tête tirée par un tireur d'élite tapi en lisière d'une cocoteraie à plus de 200 mètres de nous. Arrivant en fin de séjour, il était prochainement rapatriable et se faisait une joie de voir enfin le bébé que son épouse avait mis au monde quelques mois après son départ pour l'Indochine et qu'il ne connaissait donc que par photo. C'est ainsi que j'ai été amené à quitter mon peloton de crabes pour prendre le commandement d'un peloton LVT, autrement plus étoffé qu'un peloton de crabes avec 8 "alligators" (6 transports de troupes - 2 LVT canon de 75 mm) et 32 légionnaires sous mes ordres. Comme je suis déjà connu, je n'ai pas à faire mes preuves aussi, durant les semaines qui suivent, à la tête de mon peloton je continue à courir la rizière sans événement majeur. Noël se passe à la Cotonnière et le 1er janvier 1954 en opérations.

1953 - Amphibies en Sud-Vietnam.

Article du Lieutenant Raymond Lescastre, publié anonymement dans la revue Caravelle du deuxième semestre 1953.

Route de Phnom-Penh, carrefour de Hoc Mon. Le jour se lève, un jour semblable aux autres qui voit le ciel virer du violet au bleu, loin vers l'ouest traînent encore quelques nuages que l'aube incendie. La longue file des camions est arrêtée ; Légionnaires des Crabes, Artilleurs, Fantassins Vietnamiens, tout cela mange, boit, fume, parle et rie, profitant de l'attente qui précède l'heure H. Soudain les cous se tendent, les bavardages cessent, les yeux scrutent l'horizon ; de Tan Son Nhut tout proche, un à un, avec une parfaite régularité, les gros cigares argentés des Dakotas décollent et tournent inlassablement là-haut dans les premiers rayons du soleil. On nous en a annoncé trente et un, les voilà, pas un ne manque. J'en compte même trente deux, mais se n'est qu'un Siebel qui s'est joint à la meute. La procession aérienne s'organise maintenant tandis qu'une patrouille de chasse décolle à son tour. Huit heures ; dans quatorze minutes, sept cent cinquante « marguerites » fleuriront d'un seul coup dans la Plaine des Joncs. Hardi les paras ! « Artois » vient de commencer.

Nous voici repartis. L'aiguille du compteur kilométrique oscille aux environs de 40 miles ; avec les G.M.C chargés chacun d'un crabe et de son équipage, ce n'est pas particulièrement recommandé, mais il faut bien suivre. Pas de poussière heureusement. Assis à côté du chauffeur vietnamien de mon G.M.C. (un as j'en conviens) je pense à la mission qui nous est dévolue. Après avoir traversé le Vaico oriental, joindre les parachutistes au plus tôt ; c'est simple mais le terrain nous le permettra t'il ? Réussirons-nous là ou d'autres ont échoués l'an dernier ? Bah, Nous verrons bien !... Duc Hoa est traversé en trombe ; les nha-qués nous regardent passer sans surprise, ils ont l'air habitués à ces déploiements de forces. Voici enfin Hiep Hoa et la cheminée de sa sucrerie. A ses pieds coule le Vaico, à notre tour d'entrer en lice.

Neuf heures et demie. Le premier crabe entre précautionneusement dans l'eau grise et traverse, pendant qu'un élément des parachutistes, venu avec nous par la route, embarque en hâte sur ses bateaux M2. De l'autre cote du Vaico, la Plaine Maudite commence. Un bon mètre d'eau et de boue, quand ce n'est pas davantage ! Au loin, tout à l'horizon, la ligne des « gions » où les paras ont été largués il y a déjà plus d'une heure ; douze kilomètres à faire pour y parvenir.

En avant, le chef D, un chevronné qui connaît chaque rach, chaque « mollard », fait la trace. De temps en temps, un obstacle à bords francs nous arrête, mais les légionnaires ont l'habitude et, dans l'eau jusqu'au ventre, ils manient la pioche avec ardeur ; quelques bras solides tirant une grosse corde, un rugissement de moteur, quelques jurons crachés en toutes les langues... le premier Crabe est passé, la difficulté vaincue. On repart s'arrêtant de temps à autres pour enlever les joncs et autres plantes aquatiques qui « bourrent » dans le train de roulement. La

bas, au dessus des giongs, les chasseurs piquent et le Siebel tourne inlassablement : quelques obus passent en miaulant au dessus de nous pour aller éclater loin, très loin.

Quelques paillotes sur notre gauche, au bord d'un rach. Allons voir ! Rien, si ce n'est qu'un sampan chargé de paddy sur lequel sont posés quelques bouteilles de limonade et une dizaine de paquets de cigarettes ; tout dénote une fuite précipitée mais nous ne pouvons nous attarder davantage. Une grenade et le « 3 planches » saute, un briquet et quelques paillotes flambent. Jusqu'ici nous n'avons pas rencontré âme qui vive Les « paras » de M2 sont en retard, il nous faut les attendre ; il fait très chaud maintenant, les chapeaux de brousse ont remplacés les bérets gourkas et les shorts noirs les pantalons de treillis. Il y a longtemps que les chemises ont disparu. Les moteurs chauffent aussi, et nous n'avons fait que la moitié du chemin. Un bruit de propulseurs, les M2 arrivent, nous repartons. Des Joncs, encore et toujours des joncs, plus hauts que les crabes ; qu'importe, nous passons quand même.

Les giongs sont tout près maintenant ; à la jumelle nous distinguons les paras aux tenues bariolées avec, autour du cou, un petit foulard aux couleurs différentes suivant les sections. Toutes les paillotes flambent là-bas. Venant de Saïgon, un hélicoptère se pose ; il y a eu de la casse semble-t-il. Accidents à l'arrivée au sol ou blessures au combat ? Nous le saurons plus tard.

Quatre heures, nous voici arrivés ; enfin un terrain dur et sans eau. Nous sommes aussitôt utilisés à transporter les parachutes des D.Z. au point de rassemblement où les M2 les prendront. Jouant à saute-mouton sur les diguettes, plus ou moins bien selon l'habileté des pilotes, les Crabes commencent leurs rotations. Tringlots de la boue et de la rizière, nous avons bien mérité ce nom ce jour là. Paras aux chevilles ou aux genoux déboîtés, pépins repliés et enfouis en hâte dans leur sac, canons de 75 S.R. lourds et encombrant, nous avons transporté un peu de tout. Dans le soir qui tombe, guidé par les incendies, un bon vieux Junker vient larguer des vivres, tandis que, telles de longues chenilles multicolores, les sections, fourbues par une journée de recherches dans les giongs, ployants sous leur barda, réclamant de l'eau au passage, gagnent les points où elles passeront la nuit. De notre côté, après avoir traversé un dernier « mollard », non sans quelque peine d'ailleurs, nous nous installons aux lisières d'un giong que nous occupons avec une compagnie de parachutistes.

La nuit est tombée ; les moustiques qui n'ont jamais été à pareille fête, sont nombreux et agressifs, les coups de soleil commencent à faire mal, évidemment, après ces quelques mois de Tonkin, nous en avons perdu l'habitude. Pendant que les pilotes s'affairent et manient la pompe à graisse, les autres cuisinent, sur des feux habilement camouflés, une soupe de fortune, hâtivement avalée, qui nous semble néanmoins excellente. Bientôt, dans le rougeoiement des incendies qui s'éteignent, alors que le gros œil jaune de la lune monte dans le ciel d'Asie, à part les hommes de garde qui s'évertuent à chasser les moustiques, le giong s'endort d'un sommeil lourd et sans rêves.

Et le lendemain, dès l'aube, c'est le retour vers Hiep Hoa après un dernier transport de parachutes. L'eau est plus haute que la veille, mais nous n'avons plus à chercher notre chemin, nous longeons les traces faites à l'aller. Depuis bien longtemps, la provision d'eau s'est puisée et les gorges sont sèches, trop sèches pour pouvoir résister davantage à la tentation de toute cette eau pourrie qui nous entoure. Quelques comprimés d'ozone et, ma foi, nous buvons goulûment à pleins bidons.

Voici le Vaico, dernière mise à l'eau, derniers tours de chenille et, un par un, les moteurs s'arrêtent enfin. Membres grilles et boueux que l'on étire, soupir que l'on pousse, une chanson fusent soudain, malgré la fatigue, malgré l'accablement, bientôt reprise par tout un chœur, chanson allemande, polonaise ou hongroise, elle exprime la satisfaction, la joie du devoir accompli. La Gloire ? Non, pas aujourd'hui, nos armes sont restées muettes. La Peine ? Mais à quoi bon... L'opération « Artois » ne vient-elle pas de se terminer ?

1954 - Par le sang versé.

Fin janvier, notre mission au Tonkin prend fin; nous quittons Nam-Dinh et des LCT nous amènent à Haiphong où, après quelques jours de repos, nos LST (toujours les mêmes : la Vire, l'Orne, le Cheliff, le Golo, l'Odette et la Rance dont les "pachas" et les équipages sont devenues de vieilles connaissances.) nous transportent à Tourane où nous regagnons pour quelques jours notre base arrière.

Ce n'est pas pour autant le farniente. Après remise en état du matériel qui en a bien besoin, commence, pour le peloton LVT, un tout nouvel exercice consistant à embarquer le soir sur un LST qui, portes refermées, quitte la plage et navigue jusqu' au milieu de la baie, la nuit venue, le LST ouvre ses portes d'étrave, abaisse sa rampe et, l'un derrière l'autre, les alligators se mettent à l'eau et nagent en direction de la plage distante de quelques kilomètres. L'alligator de tête, le mien, est guidé par radio depuis le LST qui nous suit au radar, les autres alligators suivent à la queue leu leu, se guidant grâce au sillage laissé par celui qui les précède. La mer étant calme et plate tout s'est fort bien passé. Après tout, nous n'avons pas innové ; il y a 10 ans, les Marines US à Tarama, Iwo-jima ou Saipan ont fait la même chose, mais dans des conditions autrement plus périlleuses et dans une mer un peu plus agitée que la baie de Tourane.

Et tout cela nous amène au 13 mars 1954. Les LST nous ont transportés à environ 400 km au sud de Tourane, au large de Qui-Nhon qui, avant la guerre, fut un port de pêche assez prospère. Je me souviens parfaitement de la date car c'est la même que celle du déclenchement de l'attaque du camp retranché de Dien Bien Phu par les troupes Viets. Nous sommes donc au large de Qui-Nhon, à environ 3 à 4 Km de la plage. Ce qui reste de la ville, c'est à dire pas grand chose, est peut-être tenu par les Viets ainsi que les premiers contreforts boisés de la cordillère annamitique qui au sud de Qui-Nhon bordent quasiment la plage et où se trouvent les bâtiments en ruine d'une ancienne léproserie, aussi faut-il prendre quelques précautions pour débarquer. Les LVT vont les premiers gagner la plage en nageant et débarquer leurs éléments portés qui assureront une première zone de sécurité. Dans un deuxième temps, les LST viendront "beatcher" pour débarquer les crabes.

Non, décidément, les Viets refusent toujours l'affrontement. Pas un coup de feu, pas l'ombre d'un Viet à l'horizon, seulement une multitude de "bobby-traps" (pièges) sur la plage : trous dans le fond desquels sont mis des croisillons de bois garnis de pointes métalliques d'une vingtaine de cm très pointues et se terminant en hameçons, le tout recouvert d'une mince planchette camouflée par un peu de sable. Simple, peu coûteux mais terriblement efficace car malheur à celui qui marche dessus, son pied, traversé par les pointes, doit parfois être amputé.

Dans ce qui fut Qui-Nhon, et dont il ne reste que quelques maisons en dur bien délabrées et quelques paillotes malodorantes, pas un Viet, pas un vieux, pas une femme, pas un "nho", pas un chat, pas un chien, pas un poulet ou un canard, pas un cochon noir... rien, rien, rien... seulement quelques grenades dégoupillées prêtes à exploser à la figure de celui, trop curieux, qui ne prendrait pas de précautions pour déplacer le moindre objet. Aussi prenons nous notre temps pour nous installer et nous y parvenons sans trop de casse.

Les jours qui suivent se passent à élargir notre zone d'influence sans rencontrer de sérieuses résistances, quelques coups de mortiers partant de la montagne et mal ajustés le plus souvent ou quelques coups de fusil ou mitrailleuse tirés de trop loin pour nous faire grand mal et qui valent aux trublions quelques coups de canon qui semblent efficaces à en juger par les traces que nous trouvons sur le terrain. Au fil des jours il nous faut aller de plus en plus loin pour avoir un semblant de contact et, à ce sujet, je raconterai deux anecdotes que je certifie véridiques.

La première concerne l'une de ces opérations que nous avons menées dans la région de Qui-Nhon dans le courant d'avril ou mai. Mon escadron avait été mis à la disposition d'un bataillon de tirailleurs chargé de rechercher, au nord et à quelques km de la ville un éventuel contact avec un élément Viet signalé dans le secteur. L'opération se déroule sans le moindre accrochage, pas le moindre Viet en vue. Au retour, je me trouvais avec le Capitaine Laurent commandant mon escadron, lorsque le Chef de Bataillon commandant l'opération lui dit : "Capitaine, pour votre unité vous pourrez m'adresser les propositions de citations : 1 à l'ordre de la division, tant à l'ordre de la brigade et tant à l'ordre du régiment (je n'ai plus en mémoire les chiffres cités par le chef de Bataillon). Devant l'air surpris du Capitaine Laurent qui commençait à lui dire : "Mais, mon commandant, nous n'avons pas vu un seul Viet...", le chef de bataillon a pris congé en lui disant : "Faites comme bon vous semble." Inutile de dire que le Capitaine Laurent n'a donné aucune suite à cette proposition. Pareil propos nous avait laissés pantois.

La seconde anecdote a trait, plus généralement aux opérations auxquelles j'ai participé et pour lesquelles il m'était demandé de prendre à bord d'un de mes crabes ou alligators par la suite, un officier (supérieur ou pas), envoyé par un état-major et qui ne faisait qu'assister, en spectateur en somme, à l'opération que le bilan de l'opération ait été significatif ou insignifiant, il était bien rare que, pour le spectateur cela ne se traduise pas par une citation...amplement méritée. A la Légion nous appelions cela les "opérations bananes", mais ce ne sont pas les légionnaires qui secouaient les bananiers et en recueillaient souvent les fruits!... D'ailleurs ne disaient-ils pas avec leur humour parfois grinçant : " A la Légion, les quelques clous que tu risques de ramener en fin de séjour ce seront ceux de ton cercueil..."

Mais revenons à Qui-Nhon où nous suivons anxieusement par la radio les péripéties de la dure bataille que nos camarades livrent à Dien Bien Phu, encerclés par les régiments Viets, pilonnés par une artillerie bien approvisionnée en munition par la Chine et que le Haut Commandement Français ne s'attendait pas à ce qu'elle soit aussi nombreuse et aussi puissante à cet endroit là.

Courant avril, il est demandé à toutes les unités du Groupement d'établir une liste des personnels qui seraient volontaires pour être parachutés sur Dien Bien Phu. Tout le monde est, bien sûr, volontaire, mais personne ne sera parachuté faute de moyens suffisants d'une part, d'autre part de la puissance de feu de la DCA adverse qui ne laisserait aucune chance aux paras largués et aux avions, et enfin il est vite apparu qu'un renfort éventuel ne servirait plus à rien compte tenu de la situation. En effet, inexorablement, les Viets s'emparent, petit à petit mais au prix de très lourdes pertes, des points d'appui qui protègent la cuvette; depuis longtemps plus aucun avion ne peut atterrir ou décoller de la cuvette et seuls les avions de chasse venus de Hanoi et Haiphong peuvent essayer, quand la météo le permet, de soulager les troupes au sol en mitraillant et bombardant l'assaillant.

Le calvaire de Dien Bien Phu va durer jusqu'au 7 mai, date à laquelle, submergée par les vagues Viets, malgré leur héroïsme, les soldats de Bigeard, Botella et autres chefs, commandés par le Général de Castries, doivent se rendre, ayant épuisé toutes leurs munitions. Ils partent, à pied pour la plupart, vers les camps de prisonniers du Haut-Tonkin. Selon le Quid qui en la matière fait autorité car ayant puisé ses renseignements à la bonne source; le 13 mars, au début de l'offensive Viet, la garnison de Dien Bien Phu comptait 10 870 hommes et 4 277 hommes furent, lors de la bataille, parachutés en renfort dans le courant de mars alors que c'était encore possible.

Au 5 mai, 2 520 morts et disparus sont dénombrés, ainsi répartis :

498 Français de Métropole,

513 Africains,

808 Légionnaires,

698 Indochinois.

Les deux derniers jours, alors que les combats sont livrés au corps à corps, on dénombre entre 700 et 800 morts de plus dans nos rangs. Ce sont 9.500 hommes environ, dont 4.500 blessés, qui prennent le chemin de la captivité ; pour plus de la moitié, ils n'en reviendront pas, ils y mourront. Selon les mêmes sources, le Vietminh aurait engagé 50 000 hommes dans la bataille et aurait eu environ 10 000 tués.

7 mai 1954, un bien triste anniversaire de ce qui fut, 9 ans auparavant une si grande victoire de nos armes.

Le fer de lance du Corps Expéditionnaire vient donc de disparaître dans la fournaise de Dien Bien Phu et le gouvernement français qui, depuis la disparition du Général de Lattre n'a toujours que très modérément soutenu notre action, a engagé à Genève des pourparlers dans le but de mettre fin à ce qui devient une tragédie. Pourtant, nous continuons notre mission de présence et poursuivons la traque d'unités Viets qui, sans doute dopées par les événements, deviennent un peu plus agressives. C'est ainsi qu'un certain jour, alors que, rentrant en fin d'après-midi d'une opération qui nous a entraînés assez loin de Qui-Nhon, je suis sur le LVT de tête, assis sur la plage avant d'où je guide le pilote pour le choix de l'itinéraire et le franchissement des diguettes car, sur les LVT, le pilote voit assez mal les obstacles en deçà de 10 mètres.

Nous ne sommes plus qu'à 2 ou 3 km de Qui-Nhon et allons longer une cocoteraie assez touffue quand soudain, à moins de 100 mètres, une mitrailleuse se manifeste, arrosant la plage avant de mon LVT; les balles ricochent autour de moi, m'évitant par miracle, et je saute dans la cuve d'où mes mitrailleurs ouvrent le feu mettant rapidement hors de combat la mitrailleuse Viet et ses deux servants, le reste de l'unité Viet parvenant à s'enfuir. Nous comptons quand même un tué et trois blessés dans nos rangs.

Mai, juin et début juillet se passent ainsi, quelques accrochages par-ci par-là mais jamais rien de bien sérieux. Et nous arrivons au 23 juillet.

Alors que s'achève ma deuxième année de Légion nous parvient l'annonce des accords de Genève et du cessez le feu qui en découle. Qu'est-ce que je ressens ? Comme la plupart de mes camarades, peut-être du soulagement mais surtout, au delà de tout sentiment égoïste, beaucoup d'amertume. Pour nous, c'est une défaite. Le Général de Lattre, en 1951, lors d'une conférence de presse tenue aux Etats-Unis avait déclaré : "Les soldats de France qui tombent loin de chez eux en Indochine, ne combattent pas pour la protection d'intérêts égoïstes, mais pour la défense d'une cause qui demeurera toujours la raison d'être de la France, la cause de la Liberté.. »

C'est cette cause qui est aujourd'hui perdante.

Le Vietnam, car maintenant c'est ainsi qu'on l'appelle, est désormais coupé en deux. Au nord, le Nord Vietnam englobe tout le Tonkin et une partie de l'Annam jusqu'au 17ème parallèle qui passe entre Dong-Hoi et Dong-Ha, région que je connais bien, devient une république dite "populaire" et tombe sous le joug du régime communiste du Vietminh de Ho Chi Minh.

Dans les jours qui suivent le cessez le feu, les Tonkinois sont tellement heureux de devenir communistes que plus d'un million d'entre eux, toujours selon le Quid, s'enfuient vers le sud à bord des embarcations les plus diverses. C'est, en somme, le début des "boats people". Au sud, le Sud Vietnam reste un pays démocratique, pour encore quelques années.

A Qui-Nhon comme ailleurs, les armes, se sont tues. Dans les jours qui suivent le cessez le feu nous ne voyons pas le moindre signe de présence Viet dans les parages, sans doute sont-ils en marche pour rejoindre le Nord Vietnam devenu désormais leur patrie? Nous en doutons quand même un peu. En attendant que les LST viennent nous réembarquer pour rejoindre Tourane, nous profitons de la Mer de Chine pour nous baigner sans craintes et pour pêcher un peu (en utilisant pas toujours des moyens très recommandables comme l'utilisation de grenades) ce qui nous permet de manger autre chose que les sempiternelles rations G, K ou U. Cela me permet de goûter aux poissons de roches, excellents et aussi au barracuda, proprement infect quel que soit le mode de préparation.

Dans la première quinzaine d'août nous regagnons Tourane et disons adieu aux équipages des vaillants LST qui nous ont si souvent transportés. Nous remettons une dernière fois nos matériels en état et on commence à entendre parler de rapatriements anticipés maintenant que les hostilités ont cessé.

Nous voyons aussi arriver, avant qu'ils ne soient rapatriés, les premiers camarades qui avaient, certains depuis des mois sinon des années, été faits prisonniers par les

Viets et viennent d'être libérés des camps où ils croupissaient. Malades, décharnés, hâves, le regard incertain ou encore perdus dans leurs horribles souvenirs, ils se racontent peu. Ils ont beaucoup de difficultés à reprendre une vie normale après cette descente aux enfers où les pires vexations, les pires tortures physiques et morales ont été leur lot commun. Lavage permanent des cerveaux, privation de nourriture et de soins surtout pour ce qui concernait les cadres, officiers et sous-officiers, et qui entraînaient inéluctablement la mort.

Si pareils comportements pouvaient être, sinon excusables, du moins compréhensibles de la part de Viets aveuglés par la haine, ils relevaient, ou auraient dû relever de Crime de Guerre lorsqu'ils étaient le fait de tortionnaires prétendument français.

Qu'en pense un certain B..... qui ne mérite certainement pas qu'on l'appelle monsieur. Combien a-t-il de morts sur la conscience ? Mais a-t-il seulement une conscience ? Il est permis d'en douter...

A la fin de la guerre 39-45, le traître Ferdonnet qui, lui, n'avait fait que parler à la radio allemande mais n'a jamais été accusé d'avoir torturé qui que ce soit, a fini sa vie devant un peloton d'exécution. Le traître et tortionnaire français, lui, est toujours libre d'aller et venir. Ah ! Heureuse loi d'amnistie qui l'a blanchi. Il est vrai que, pour une certaine "intelligentsia" il y a de bons tortionnaires, tout comme il y a eu de bons camps de concentrations ; les goulags staliniens.

Septembre. J'accompagne à l'aérodrome successivement mes camarades Holle puis Galtier qui, arrivés avant moi en Indo, reprennent le chemin de la France. Bientôt ce sera mon tour. Mon successeur à la tête du peloton LVT est arrivé, c'est le lieutenant Hervieux à qui je passe mes consignes.

Je fais le bilan de mon séjour qui prend fin. 27 mois ont passé depuis que j'ai quitté mon épouse et je suis en Indo depuis plus de 2 ans. Tous ces mois je les ai passés dans le sein de cette troupe d'élite qu'est la Légion Etrangère où j'ai de suite été admis, obéi, où je me suis toujours senti à l'aise et où, j'ose l'espérer, j'ai été estimé de mes supérieurs et semblables et peut-être aimé de mes subordonnés. En tous les cas, moi, je leur voue une immense gratitude; ils m'ont, sans le savoir, puissamment aidé à trouver que, malgré sa longueur, mon séjour passait relativement vite et je mesure la chance immense qu'a été la mienne quand je compare la vie que j'ai menée pendant ces deux ans, à celle de beaucoup de mes camarades, de l'Infanterie surtout, qui, durant de long mois ont vécu en poste, parfois assez éloigné de tout appui efficace en cas d'attaque, secondés par de trop rares Européens et qui, obligatoirement, devaient compter sur l'absolue loyauté de leurs nombreux supplétifs vietnamiens.

Oui, je suis très fier d'avoir appartenu au 1^{er} Régiment Etranger De Cavalerie. Légionnaire un jour, légionnaire toujours dit-on? Je le suis profondément dans mon cœur, le contact de ces hommes m'a profondément marqué, ils savent donner tout son sens au mot "sacrifice" tout comme à ceux de leur devise : Honneur et Fidélité, Leur patrie c'est la Légion et leur drapeau celui de la France. Combien sont morts pour l'honneur de ce Drapeau depuis Camerone, Thu Yen Quang, la Guerre de 1914-18, Narwick, Bir-Hakeim et à présent Dien Bien Phu ? Combien, pour moi, est juste cette admirable strophe d'un auteur dont ma vieille tête a oublié

le nom, qui écrit, en parlant du Soldat Inconnu : "Peut-être l'inconnu qui dort sous l'Arche immense, est-il cet Etranger, devenu Fils de France, non par le Sang reçu, mais par le Sang versé."

Si je ne suis pas resté à la Légion comme, à mon retour à Paris on me l'a proposé, c'est parce que, à l'époque, il n'y avait qu'une seule possibilité d'affectation pour moi dans cette Arme : le 2^{ème} Régiment Etranger de Cavalerie à Oujda au Maroc où, si je l'avais acceptée, je n'aurais pas pu faire venir ma femme, rien n'étant encore prévu pour le logement des familles à ce qui m'a été dit. C'était quand même trop me demander.

Et voici octobre. Mon dernier repas à la popote du G.A. Dans quelques heures je prendrai, à mon tour, le chemin de l'aérodrome, accompagné par tous mes camarade et amis pour embarquer sur le bimoteurs S.O. Bretagne qui, à l'époque, assure la liaison Tourane-Saigon.

Je suis ému, très ému, comme si je quittais ma famille, d'ailleurs c'est aussi ma famille. Après un dernier "Attention pour la poussière!" lancé rituellement par le popotier, je bois le petit coup de rouge traditionnel et, debout, nous entonnons les premières mesures du "Boudin", la marche sacrée de la Légion, suivi du chant du 1^{er} Etranger de Cavalerie. Après le repas c'est le départ. A l'aérodrome je me vois remettre le rituel bidon de 2 litres, le quart, toujours "culotté" qui va avec, ainsi que la musette de toile comme il est de coutume à la Légion. Puis, en catimini, le Légionnaire Behrent, mon pilote de LVT, s'avance et me remet un fanion de peloton, triangulaire aux couleurs rouge et vert de la Légion, brodé à mon nom, que mes légionnaires avaient fait confectionner à mon insu par les petites religieuses de Nan-Dinh. Comment ne pas être ému par une telle marque d'amitié. Ce fanion je l'ai toujours c'est un de mes plus beaux souvenirs de carrière, en tous cas celui qui me tient le plus à cœur.

Le Bretagne est là, je suis le seul officier à le prendre ce jour là. Dernier salut au Capitaine Laurent, dernières embrassades et je suis parti.

En fin d'après-midi, après environ 3 heures de vol nous atterrissons à Tan Son Nhut d'où une jeep m'emmène au Camp des Mares à Saigon. Là, le bureau chargé des rapatriements me demande par quel moyen je préfère être rapatrié, soit la mer avec le Pasteur avec départ dès le lendemain, soit par voie aérienne, mais avec départ dans trois jours et obligation de voyager en civil, afin, sans doute, d'éviter tout incident lors des escales.

Je choisis de rentrer par avion car j'ai hâte de retrouver, enfin, ma chère épouse. Les vêtements civils, j'en ai fait l'acquisition à Haiphong en début d'année donc aucun problème de ce côté là. Le lendemain je suis avisé de la date exacte de mon départ sur un quadrimoteur DC 6 de la compagnie Aigle-Azur, ainsi que de la date et heure d'arrivée prévue à Paris-Le Bourget. Cela me permet donc d'envoyer illico un télégramme afin que ma femme prenne toutes ses dispositions pour venir m'attendre. Je sais, par une de ses lettres, qu'elle a remplacé la 4 CV par une Simca Aronde "Grand Large", mais je ne sais si elle viendra à Paris par la route ou par le train.

Comme, dans l'avion je n'aurai droit qu'à 20 kg de bagages, mes cantines prendront le bateau.

Le 8 octobre après midi c'est le grand départ; le DC 6 a fait son plein de passagers et nous quittons Tan Son Nhut, adieu l'Indo. Nous survolons la Plaine des Joncs, aussi antipathique vue d'en haut que d'en bas, puis voici les toits dorés des pagodes de Rangoon et, en fin d'après-midi, nous nous posons à Calcutta pour ravitailler en essence mais personne n'est autorisé à descendre. Après 2 heures d'escale nous repartons pour Karachi où nous atterrissons en pleine nuit. Nouveau ravitaillement mais nous pouvons aller à l'aéroport nous restaurer, disposant chacun de 10 dollars américains et de 5 livres anglaises qui nous ont été remis à Saigon contre des piastres avant notre départ. Nouvel envol pour Beyrouth où, lorsque nous nous y posons, le jour se lève. Nous prenons notre petit déjeuner au restaurant de l'aéroport, face à la Méditerranée. Il fait très beau, je me sens déjà revivre. Enfin, nous entamons la dernière étape qui va nous amener au Bourget où nous arrivons alors que la nuit est déjà tombée. La porte de l'avion s'ouvre, nous descendons l'échelle de coupée, foulons à nouveau la terre de France et nous dirigeons vers l'aéroport où nos familles nous attendent. Mon cœur bat la chamade. Elle est là ma Dédée, encore plus belle, encore plus éblouissante. Je la serre à nouveau dans mes bras, nous pleurons de joie, de bonheur. Finie l'attente anxieuse du courrier. Finie la peur de recevoir un jour une mauvaise nouvelle, Nous nous retrouvons, nous allons, à nouveau, VIVRE. Fermée la parenthèse, cette très longue, trop longue parenthèse de plus de 27 mois, cette dure épreuve à laquelle notre amour a survécu.

Dédée est venue de Bordeaux en voiture, au volant de la Simca flambant neuve, accompagnée par celui que je considère comme mon beau-père, Noël. Demain, je dois me présenter à la Direction des Personnels Militaires de l'Armée de Terre (DPMAT), au 234 Boulevard St Germain, à Paris mais, pour l'instant, nous allons passer, à l'hôtel à Saint Cloud, notre première nuit de nouveaux mariés.

Demain sera, un autre jour.

Raymond Lescastre

Résumé de Carrière.

Raymond Lescastreyres, né le 18 septembre 1923 à Parentis-en-Born dans le département des Landes.

Engagé volontaire le 21 octobre 1941 au titre du 3^{ème} Régiment de Spahis Marocain stationné à Mekhnès (Maroc).

En attendant de pouvoir rejoindre son régiment, est placé en subsistance au 3^{ème} Régiment de Hussards stationné à Montauban (Tarn et Garonne).

Muté provisoirement au 1^{er} Régiment de Spahis Marocains pour rejoindre l'Afrique du Nord, débarque à Alger en décembre 1941.

Rejoint le 3^{ème} Régiment de Spahis Marocains à Mekhnès où il ne restera que quelques jours car, volontaire pour servir dans une unité de cavalerie motorisée, il est muté au 1^{er} Régiment de Chasseurs d'Afrique stationné, partie à Rabat, partie à Casablanca.

Est affecté au 5^{ème} escadron porté, stationné à Casablanca. Assiste en novembre 1942, au débarquement des troupes américaines où il reçoit, bien à contre cœur, son baptême du feu.

Est nommé Brigadier le 16 février 1943, puis Brigadier Chef le 1^{er} juillet 1943.

Le 1^{er} Régiment de Chasseurs d'Afrique (1^{er} RCA) passé à 12 escadrons, étant alors scindé en deux régiments : le 1^{er} RCA et le 1^{er} Régiment de Cuirassiers (1^{er} Cuirs), est affecté au 4^{ème} escadron du 1^{er} Cuirs dès sa formation.

Est promu au grade de Maréchal des Logis le 1^{er} mars 1944.

Embarque avec son unité à Mers el Kebir sur le LST 502 et débarque à Saint Raphaël (Var) sur la plage du Dramont le 20 septembre 1944.

Participe avec son unité aux campagnes de France et d'Allemagne et se trouve à Bregenz (Autriche) lorsque la guerre prend fin.

Est alors titulaire de deux citations.

Reste en Allemagne avec son régiment, est promu Maréchal des Logis Chef le 1^{er} janvier 1947 et est admis au peloton préparatoire à l'entrée à l'Ecole Spéciale Militaire Interarmes (ESMIA).

Reçu au concours d'entrée, quitte le 1^{er} Cuirs en novembre 1947 et entre à l'ESMIA à Coëtquidan (Ille et Vilaine) à la même date.

Elève officier, suit les cours de la 8^{ème} série ESMIA qui prend le nom de « promotion Général Leclerc ». Son classement lui permet, à l'issue, de retourner dans la cavalerie, son arme d'origine et il intègre donc, en octobre 1948, l'Ecole d'Application de l'Arme Blindée-Cavalerie (EAABC) à Saumur (Maine et Loire), où il est promu Sous-Lieutenant le 1^{er} mai 1949.

A l'issue de son stage d'application, est affecté au 6^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique (6^{ème} RCA) stationné à Spire (Speyer) en Allemagne à compter du 1^{er} septembre 1949. Promu Lieutenant le 1^{er} mai 1951.

Désigné en juin 1952 pour servir en Extrême-Orient au titre de la relève de la Légion Etrangère, quitte le 6^{ème} RCA pour le 2^{ème} Régiment Etranger de Cavalerie (2^{ème} REC) à Oujda (Maroc), puis Sidi bel Abbes et le camp de Nouvion en attendant son embarquement.

Embarque en août 1952 à Alger avec un détachement de Légion Etrangère sur le « Campana » et débarque en septembre à Saigon.

Est affecté au 1^{er} Groupement Amphibie du 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie (1^{er} GA du 1^{er} REC) avec lequel jusqu'à la fin du conflit indochinois il participera à de multiples opérations menées tant au sud, qu'au centre, qu'au nord Vietnam dans tous les deltas et zones côtières.

Décoré de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures en Juillet 1954.

Termine sa campagne indochinoise avec trois citations et rentre en France en octobre 1954.

A l'issue de son congé de fin de campagne, est muté au 4^{ème} Régiment de Spahis Marocains stationné à Fes qu'il rejoint en janvier 1955.

En octobre 1955, participe avec son escadron aux opérations de maintien de l'ordre menées dans le Rif, à la frontière entre le Maroc et le Maroc espagnol.

Est fait chevalier de la Légion d'Honneur à la même époque.

Est promu Capitaine le 2 octobre 1956.

Est muté le 1^{er} juillet 1957 à Saumur (Maine et Loire) au 1^{er} Régiment de Dragons où il prend le commandement de l'escadron de chars moyens.

Le 1^{er} février 1960, quitte Saumur pour le 3^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique stationné en Algérie sur le barrage électrifié à la frontière algéro-tunisienne, à l'est de Tebessa, entre Bekkaria et El Ma el Abiod où il prend le commandement du 1^{er} escadron stationné au lieu dit « Le Dispensaire » où il est chargé de la surveillance d'environ 30 kilomètres de barrage et d'assurer la présence française par des incursions sporadiques menées dans le « no man's land » qui s'étend entre le barrage et la frontière tunisienne.

Assume cette fonction jusqu'aux accords d'Evian, termine cette campagne avec deux nouvelles citations et rentre en France en août 1962.

Muté à compter du 1^{er} septembre 1962 au Centre d'Instruction des Blindés de Trêves (Trier) en Allemagne où il exerce les fonctions de chef du centre de formation des tireurs de chars.

Promu Chef d'Escadrons le 1^{er} juillet 1964, y prend les fonctions d'officier adjoint au Chef de Corps.

Muté le 1^{er} juillet 1967 à l'Ecole d'Application du Génie à Angers (Maine et Loire) en qualité d'instructeur d'Arme Blindée-Cavalerie, y restera jusqu'au 1^{er} juillet 1970, date à laquelle il est muté au 3^{ème} Régiment de Cuirassiers stationné à Saint-Clément, tout près de Lunéville (Meurthe et Moselle) où il exerce les fonctions de commandant en second du régiment

Est promu Lieutenant-colonel le 1^{er} avril 1972.

Promu au grade d'Officier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, quitte le 3^{ème} Régiment de Cuirassiers pour prendre le commandement du Groupement des Moyens de la 4^{ème} Région Militaire à Bordeaux le 1^{er} juillet 1973, où il restera jusqu'au 1^{er} septembre 1976, date à laquelle il est muté à la Délégation Militaire

Départementale de la Charente Maritime à La Rochelle.
Promu Colonel le 1^{er} Avril 1977, des ennuis de santé le contraignent à quitter
l'armée en 1978 avant d'être atteint par la limite d'âge.
Raymond Lescastreyres vit aujourd'hui avec sa femme Andrée à Audenge sur le
Bassin d'Arcachon en Gironde. Ils ont cinq enfants et 7 petits enfants.

25 juillet 2002